

Chapitre 1

Rue Thiers

— Prêt, Samy ?

Samy, c'était moi, et j'avais huit ans et demi. J'étais arrivé en France six ans auparavant. Avant, je ne pouvais pas raconter, je ne m'en souvenais plus. J'avais deux frères, deux sœurs et ma maman, j'étais le petit dernier. Et une myriade d'oncles, tantes, cousins, en veux-tu en voilà, et tout le monde se ressemblait plus ou moins...

Nous étions arrivés en 1962 parce que mon père était mort à la guerre. Je ne sais pas si j'avais eu beaucoup de peine, j'étais trop petit. Mais, c'était vrai qu'aujourd'hui il me manquait. Avec lui, j'aurais pu aller à la pêche, aux escargots et peut-être même jouer au foot ! Il aurait eu un boulot et maman aurait beaucoup plus souvent été avec nous. Mais, « Mektoub ! », ce qui signifie « Destinée ! » en arabe.

Placé entre les deux arbres symbolisant les poteaux de but, je le vis taper comme une brute. Seulement deux pas d'élan pour tirer aussi fort !

— Pleine lucarne ! Y a but !

Avec mon frère, la hauteur de la lucarne variait systématiquement en fonction de ce qu'il affirmait. Pas tout à fait dupe, mais ne voulant pas tenter le diable pour définir une bonne fois pour toutes la position de la barre transversale virtuelle, je passais mon temps à ramper sous les camélias géants, derrière les arbres, afin de retrouver le ballon.

J'imagine l'image ridicule que je devais renvoyer avec mon petit gabarit et mes cuisses de rat, planté en position courbée entre ces

deux grands marronniers, le cou enfoncé dans les épaules, les bras en avant, à attendre le coup de fusil qui allait me dévisser la tête...

— Gêne, gêne ! cria mon frère après avoir raté de peu un nouveau péno, son boulet de canon ayant frappé violemment le marronnier.

— Et pourquoi y a gêne ?!

— Ben, à cause de l'élastique ! Tu ne le vois pas ?

En effet, l'élastique de jeu de ma sœur venait de rebondir et de s'échouer entre le ballon et les buts, mais seulement après son tir ! Oh ! Zut alors ! Il venait de trouver le prétexte pour tirer un autre coup de canon.

L'élastique était toujours au milieu, mais ne gênait absolument plus personne. Je savais n'avoir d'alternative que de ramper sous les fameux camélias ou alors d'arborer douloureusement une tache rouge de la taille d'un ballon, généralement dans le dos ou sur les fesses.

Furtivement, ma sœur vint récupérer son élastique rouge et continua à chanter tout en sautant sur ou sous l'élastique avec sa copine du centre des bonnes sœurs.

Elles étaient sympas, les bonnes sœurs ; leurs cloches sonnaient à dix-neuf heures trente et cela provoquait une ruée vers leur réfectoire. Bien que ce ne soit pas le nôtre, nous aussi nous nous déplaçons vers une des fenêtres extérieures, planqués mais sans plus, pour obtenir des desserts glissés par les copines de mes sœurs. J'ai appris à détester le riz au lait et les flans... Incapables de varier leurs desserts, ces bonnes sœurs ! Mais n'étant pas officiellement conviés, notre jugement restait très personnel.

« Tu viens, on va regarder les filles », proposait mon frère quand il avait terminé son dessert. C'était un rituel. Nous retournions nous asseoir sur le bord du muret de pierre, sous l'acacia, et là, on attendait. En général, notre frère aîné était là ou dans les parages. De toute façon, on l'entendait.

Nous restions une heure ou plus, bref, jusqu'à la nuit tombée, avant de nous décider à rentrer. Entre-temps, on regardait les filles et parfois même, on en parlait. À l'occasion, mon frère en sifflait une. C'était génial, j'étais écroulé ! Le scénario était souvent le même : elle se retournait et instinctivement augmentait la cadence de son pas. Et

nous, nous tapions de plus en plus fort sur nos cuisses au rythme de ses pas. Je riais et essayais de siffler moi aussi. Mais je sifflais la bouche en cul de poule et il n'y avait que mon frère qui m'entendait.

Puis, généralement, ma grande sœur venait nous chercher ou plutôt, du bout de la rue, aboyait en gesticulant « que si on ne rentrait pas, ça allait... »

Alors on rentrait.

Nous montions les marches quatre par quatre, en nous cramponnant fermement à la rampe en fer forgée, ainsi les virages étaient plus aisés. Les escaliers étaient larges avec des marches en vieux granit ; un lambris peint en vert bouteille garnissait les murs. Plus haut, la peinture s'écaillait. Un rafraîchissement de tout ça n'aurait pas été inutile.

Tous les soirs, systématiquement, c'était la course. J'arrivais rarement le premier à cause, notamment, du berger allemand de madame Ranieri, au second étage. Là, je freinais, espérant distinguer à temps si la porte était ouverte ou non !

Madame Ranieri était belle. Pas de première jeunesse, mais avec tellement de maquillage qu'elle était canon. Toutefois, je n'avais pas d'affection particulière pour son chien, un molosse qui vous arrivait dessus sans prévenir et qui était dressé pour ne s'arrêter qu'à la première marche de l'étage. Il lui restait quand même tout le palier, et j'étais bien obligé de l'emprunter !

Au cinquième étage, à côté des greniers, juste en face de chez les Aglave, c'était chez nous.

En arrivant, nous nous jetions sur le lit de maman, pour récupérer. Un grand lit pour deux personnes recouvert d'un dessus-de-lit en fils d'or. Alors que nous haletions, notre sœur aînée, celle qui avait aboyé pour que l'on rentre, nous assommait immédiatement de charges ménagères... C'était sans connaître mes frères qui lui demandaient avec insolence si elle les avait bien regardés.

Nous n'accomplissions aucune des tâches usuelles de la maison. Mes deux sœurs s'en chargeaient fort bien et nous estimions, à juste titre, que l'on ne pouvait pas être quinze dans la cuisine.

Fatna, ma sœur aînée, était extra. Elle nous expliquait que pour qu'une maison fonctionne correctement, il fallait que tout le monde mette la main à la pâte. En clair, ça voulait dire qu'elle en avait marre qu'on ne fasse rien pour l'aider. Mes frères riaient et moi je les imitais d'un sourire complice prouvant que j'étais d'accord avec eux. Jusqu'à ce que maman appelle ses deux filles pour ranger tout ce qu'il y avait sur la table et finir de passer le balai. Dans ces moments-là, nous avions réellement l'impression d'être bien compris.

« Yema » – maman en arabe – avait acheté une vieille télé. Elle me paraissait tellement imposante dans l'appartement que je pensais qu'il s'agissait d'un modèle haut de gamme. La neige perpétuelle sur toutes les images indiquait qu'elle avait quand même vécu. Mais n'ayant jamais vu la neige, je ne faisais que répéter ce que disaient mes frères, non sans me demander si eux avaient vu la neige en vrai ! Je n'osais toutefois aborder ce sujet tellement ils étaient affirmatifs.

J'aimais bien regarder la télé, les émissions de variétés surtout. Mes sœurs connaissaient toutes les chansons de Sheila, Vartan, Mike Brant. Ça chantait à tue-tête et parfois, même, Yema saisissait sa derbouka. Il s'agissait d'un instrument de percussion en terre cuite et serti à l'extrémité par une peau très fine et très tendue. Là, c'était Broadway... Maman possédait un rythme inné et tapait de ses phalanges la peau de chèvre tendue. Ça valait toutes les batteries du monde. Lorsqu'elle frappait de la paume de la main, le son en était amplifié et je pense que l'on pouvait l'entendre jusqu'à la cathédrale Saint Pierre.

Mes frères, alors, se mettaient à taper du bout des doigts avec dextérité sur la table, et faisaient le contretemps du rythme que Yema imprimait ; un, deux, puis trois rythmes différents, ça donnait une de ces envies de danser ! Le batteur de Johnny était ridiculisé et pouvait se rhabiller...

Un parfum de safran et de curry enivrait l'atmosphère de cette pièce et prêtait à s'échapper dans la musique, surtout dans les percussions. Toute la famille avait appris à rythmer les chansons avec ses doigts, n'importe où, sur le rebord d'une chaise, sur le bord de la table ou que sais-je encore, la tranche d'un verre.

Parfois, même les Aglave s’y mettaient ! Nous entendions alors des coups de paumes violents le long de la cloison ; seulement, ils n’étaient pas du tout dans le rythme ! La derbouka de maman n’était pas toujours du goût de tous et s’accommodait relativement mal avec l’accordéon musette que nous entendions alors chez la voisine, ce qui signifiait en général que ça commençait à bien faire. Maman souriait et reposait donc la derbouka !

Dans ces situations-là, nous parlions français et les Aglave recevaient discrètement une volée de jurons. On faisait semblant de chanter la chanson qui passait à la télé et je n’étais pas le dernier à inventer des phrases avec des gros mots destinés aux voisins. Yema pensait sans doute que nous connaissions la chanson par cœur. Pleurant de rire, je sortais tout mon répertoire de grossièretés appris avec assiduité et qui souvent était repris en chœur par mes frères et sœurs hilares. Ainsi, Sheila ne chantait plus *Donne-moi ta main et prends la mienne*, mais « Ces cons d’Aglave, c’est des cinglés, à la fin de la journée, ils sont bourrés... » Parfois, maman répétait phonétiquement nos phrases, ce qui provoquait immédiatement l’inverse du calme que les voisins recherchaient. Nous terminions arc-boutés sur nos chaises en nous tapant frénétiquement les cuisses et en nous tenant le ventre, tous pris d’un fou rire bruyant. Nous mettions parfois plusieurs dizaines de minutes pour enfin nous arrêter et retrouver notre souffle. Du coup, Fatna clôturait en hululant un cri très aigu avec la langue, comme lors des mariages. Les coutumes, que voulez-vous !

Les Aglave étaient nuls. Maman prétendait qu’ils étaient très aimables et compréhensifs. Nous, nous les trouvions tartes et alcooliques, d’autant qu’aucun des deux n’était attirant. Lui avait un look à jouer au tiercé tous les jours et, comme pour se donner bonne conscience, il était presque tout le temps en survêtement ; à croire que lorsque l’on s’intéresse au sport de près ou de loin, il faille le démontrer en paradant en survêt’ même si l’on se prenait une caisse au vin rouge tous les soirs !

La mère Aglave était curieuse, elle avait un grand pif et des cuisses toutes maigres. Invariablement flanquée d’une blouse en nylon serrée

au col (rose ou bleu lavande avec des grosses fleurs imprimées dessus) et des charentaises, elle déambulait constamment dans le couloir, notamment pour se rendre aux toilettes. Il ne fallait surtout pas y aller après elle ! Oh la vache ! On l'avait tous expérimenté et nous savions donc de quoi nous parlions.

Petite précision, les WC se trouvaient en face des greniers et étaient partagés par une petite vieille de l'étage du dessous, les Aglave et nous. Le trône siégeait dans une pièce dallée en tomette feu d'époque et, sans mentir, cette pièce était plus grande que notre pièce principale. J'avais pris l'habitude, lorsque j'y allais, d'emporter avec moi un petit siège en rotin m'appartenant, non pas pour m'asseoir dessus et assouvir mes besoins, mais pour tirer la chasse d'eau ! En effet, cette dernière était maintenue par une chaîne à environ 1,70 mètre de hauteur.

Ayant une fois manqué d'équilibre alors que j'étais debout sur la lunette, les doigts tendus afin d'atteindre la poignée, mon pied gauche avait glissé violemment dans la cuvette pleine... Écrasant tout ! Par la suite, maman préféra me voir juché sur un tabouret plutôt que d'avoir à nettoyer mes chaussures et mes chaussettes ! Beurk...

Pour en revenir à la mère Aglave, nous étions persuadés qu'elle se nourrissait de chacals ou de hérissons, pour dégager des effluves pareils. Quand nous revenions des toilettes, nous avions tous l'habitude de nous pincer le nez en agitant vivement l'autre main comme pour indiquer que nous étions au bord de l'asphyxie. Cela offrait un avantage certain, parce que même après notre passage, nous étions déchargés de tout soupçon : c'était la mère Aglave ! En résumé, pour chacun des membres de la famille, lorsque nous allions « au cabinet », ça ne sentait jamais ! Bref, on faisait, mais propre et sans odeur. Ainsi, dès que je la croisais, je faisais une association d'idées. Pour moi, elle était un énorme pet !

Nous avons déménagé de la rue Bossuet à la rue Thiers quelques mois auparavant. Ici, nous avons une pièce principale et une cuisine.

Ah, et j'oubliais ! Un petit appentis sous les combles, juxtaposé à notre pièce principale et qui me terrorisa pendant quelque temps. Vous comprendrez pourquoi.

Ce déménagement consistait à se déplacer de cent cinquante mètres, dans une des rues adjacentes à la rue Bossuet : la rue Thiers. Nous étions en plein centre-ville de Nantes, en face même de la mairie, au cinquième étage.

La porte d'entrée de notre « appartement » était en tout point similaire aux portes de greniers que nous connaissons actuellement. Basse et étroite, elle ouvrait sur la pièce principale grande d'environ douze mètres carrés, qui faisait office à la fois de chambre et de salle à manger et que nous partagions à six personnes – nous étions cinq enfants issus du mariage de Fatima Mezerai Ramdani et Ahmed Beldjiladi Belhamiti Ben Brahim Bel Kassem, qui avait été tué durant la guerre d'Algérie.

Au milieu, il y avait la table, lieu de rencontre obligatoire, sauf lorsque nous recevions quelqu'un d'étranger à notre famille. Nous devions alors nous asseoir sur le lit de Yema. À côté, nous avions la cuisine/salle de bains, lieu d'ablutions, de toilette, mais aussi de préparations culinaires. La cuisine, puisqu'il s'agissait davantage d'une cuisine que d'une salle de bains, était peinte d'un jaune brillant à illuminer une tombe. Au mur, maman avait disposé un canevas très figuratif d'une gazelle au bord d'un plan d'eau avec des palmiers autour. Je me souviens que les couleurs très vives me plaisaient. Un miroir en bois foncé ornait le dessus de l'évier, dans lequel je n'arrivais à m'apercevoir qu'en sautant sur place ou en montant sur l'évier... quand maman n'était pas là !

Une gazinière logeait par miracle entre l'évier et un petit placard. Juste au-dessus, Yema avait installé une reproduction de la main de Fatima, symbole de pureté et de religion. Une lampe blafarde, sans abat-jour et retenue par un fil électrique graisseux, éclairait suffisamment la pièce pour distinguer le sol revêtu d'un lino crapoteux et boursoufflé.

Ah, j'oubliais encore ! Le petit appentis : un étroit couloir sombre où mon frère aîné dormait, pas souvent seul du reste, et pas du tout

pour les raisons que l'on imagine. Il partageait ses nuits avec deux coqs planqués au fond derrière un grillage métallique ; ils étaient ma terreur. Pour rien au monde, je ne serais allé seul dans cet antre où deux paires d'yeux ronds vous fixaient. Les volatiles arpentaient leur cage et j'entendais le bruit désagréable du papier journal froissé entre leurs serres énormes.

La pièce principale laissant peu d'espace pour se mouvoir, il valait mieux avoir un minimum d'organisation afin d'éviter un quelconque embouteillage autour de la table.

C'était là que les petits détails prenaient leur importance. Impossible d'ouvrir la commode de maman dès que nous étions assis autour de la table ; impossible aussi de se déplacer pour tous ceux qui étaient assis sur le lit, et j'en faisais partie ; impossible enfin d'ouvrir la porte d'entrée. Mes deux sœurs se plaçaient généralement au bout afin d'accéder à la cuisine. Non pas que je veuille faire une relation de cause à effet ! On prétend que les hommes arabes ne font rien à la maison, mais il y a parfois des raisons d'ordre purement pratique !

La lumière pénétrait par une toute petite fenêtre, très basse avec un arrondi en haut qui rappelait les formes maures que maman appréciait tant. Nous avions des tapis partout, même sur les murs ! Un, sur toute la longueur du lit que partageaient maman et Fatna, représentait une gazelle, une biche ou un faon dominant une quelconque vallée des Aurès. Je savais les Aurès rouges, mais à ce point, c'était stupéfiant ! On distinguait en arrière-plan une oasis d'un bleu turquoise étonnant ; décidément, l'Algérie, c'était beau et avec de ces couleurs vives !

Derrière la table, tout près de la fenêtre, se trouvait le lit de ma sœur Ouria. Il venait de chez les fameuses bonnes sœurs et mon frère aîné l'avait repeint en blanc. C'était un beau lit métallique qui grinçait dès que l'on s'y tournait. Dessous était rangé le matelas sur lequel couchait mon autre frère « Mohamed le petit ». Le soir, il le tirait entre le lit d'Ouria et la table et sortait ses draps pliés dans l'armoire de maman. Il était le dernier à se coucher, sinon on ne pouvait plus passer nulle part. Maman éteignait sa lampe (une sculpture en plastique fluorescent d'un bouddha offert par le cuisinier viet' du bas de la rue) après avoir fait sa prière du soir. Moi, je pouvais distinguer

tout ce cinéma de mon lit, puisqu'il était précisément placé entre celui de maman et la télé. Il avait cependant une caractéristique : c'était un lit en bois, pour bébé ! Maman l'avait conservé et, la place manquant, j'avais appris, par commodité ou nécessité, au fur et à mesure de ma croissance, à dormir les jambes en l'air, appuyant les mollets sur la joue du fond du lit. Je mettais très peu de temps à m'endormir, attendant inconsciemment toutefois le rituel classique provenant de l'apprentis où mon frère aîné, « Mohamed le grand », délivrait jurons et coups d'oreillers saccadés aux deux coqs. C'était l'habitude. Maman riait doucement, le marchand de sable venait de passer...

Aussi curieux que cela puisse paraître, mes deux frères se prénommaient Mohamed. Un tel manque d'imagination de mes parents nous laissait pantois. Le pire était pour les différencier quand on en parlait, car « Mohamed le petit » était plus grand que « Mohamed le grand ». Cela nécessitait une petite explication à laquelle nous étions habitués. Mon frère aîné était surnommé Mohamed le grand, mais il était plus petit d'une bonne tête que son jeune frère de douze ans son cadet, Mohamed le p'tit...

Le matin, au réveil, il était vital d'aérer. Maman était déjà partie au travail depuis fort longtemps. Elle devait faire preuve d'agilité et d'acuité pour se déplacer, mais elle ne marchait jamais sur personne !

Mes deux sœurs envahissaient la cuisine qui se transformait alors en salle de bains, tandis qu'assis à la table, nous nous partageons un pain de deux livres, du beurre et du miel. Très tôt, j'ai pris du café au lait au petit déjeuner. Nous trempions dans nos bols les grosses tartines recouvertes de beurre et de miel ; c'était un délice ! Quand je mordais dans le pain spongieux, le café se répandait sur mon menton, puis dégoulinait sur la table. Mon frère aîné fumait ensuite une Gauloise sans filtre ; j'adorais le parfum. Et puis, il fallait bien reconnaître que la cigarette dissipait en partie l'odeur d'urine émanant des draps de Mohamed le petit. Il expliquait à maman que toutes les nuits, il rêvait être debout devant la cuvette des toilettes. En mon for intérieur, je pensais qu'il valait mieux qu'il s' imagine debout plutôt qu'assis... Ce que je gardais pour moi pour m'éviter toutes repré-

sailles. De toute façon, il s'agissait d'un sujet tabou et seul Mohamed le grand pouvait se moquer de lui.

Mohamed le petit mettait ses draps dans une grande bassine verte rangée sous l'évier, qu'il remplissait d'eau tiède avec le faitout et de savon de Marseille en paillettes.

Je passais généralement très peu de temps dans la salle de bains ; d'une part parce que ça puait les rognons comme au café-brasserie en bas de la maison le jeudi, mais surtout parce que je n'avais pas grand-chose à y faire !

Mes sœurs se chargeaient de débarrasser la table et de nettoyer la toile cirée jaune et rouge. Mohamed le grand pouvait alors sortir le jeu national : les dominos. S'il était bien luné et patient, j'étais convié et, rougissant de plaisir, je m'installais en bout de table sur la chaise rehaussée du coussin de mon autre frère (il ne faisait pas pipi sur son oreiller). Sinon, je devais les regarder et apprendre.

Il faisait un soleil d'Allah à la maison ce 16 juillet, et nous étions tous torsés nus ou en « marcel ».

Mohamed le grand affichait une musculature impressionnante par rapport à son gabarit. Moi, je m'appliquais à raidir mes muscles et bomber le torse ; et ça marchait !

Fatna souligna que plus tard je serais sans doute le plus baraqué de nous trois. Elle ne pouvait me faire davantage plaisir, aussi j'acceptai bien volontiers de l'accompagner au marché de Talensac.

Pour nous y rendre, elle me donna la main et j'avoue que j'aimais cette forme d'affection. Je ne l'aurais probablement pas acceptée si mes frères étaient venus. Sa main était douce mais assez ferme pour me tenir et me guider, et suffisamment souple pour monter les bras très hauts afin d'imprimer un rythme de marche empressé qui me fit rire. Nous arrivâmes à Talensac pour nous fondre dans une cohue et un brouhaha extraordinaire. Je passai d'un étal à l'autre pour embrasser tel cousin ou telle tante. Plusieurs de nos oncles vendaient des primeurs et nous firent goûter les oranges, les melons et les grenades.

Nos cabas se remplissaient au fur et à mesure et d'après ce que je pouvais comprendre et assimiler, il y avait deux prix : l'un pour les consommateurs clients normaux et l'autre pour les gens de la même ethnie que mes oncles. Donc, pour nous, c'était beaucoup moins cher. Normal !

Tout cela restait flou cependant.

Fatna m'avait promis des frites pour midi, et rien que pour ça, je ne regrettais pas de porter les deux sacs lourds en raphia usé. Un peu plus tôt, elle m'avait imaginé au Madison Square Garden avec des tablettes de chocolat en guise d'abdominaux, je ne pouvais décemment pas la décevoir.

Tout en revenant vers la maison, ma sœur saluait les gens du quartier. Elle allait jusqu'à frapper aux carreaux des commerçants en agitant la main pour les saluer. Marchant juste derrière, j'esquissais tout naturellement mais maladroitement un sourire crispé par l'effort pour les saluer également. Elle connaissait un monde fou ! On s'arrêtait partout pour un brin de causette ! La classe, ma sœur, mais un peu fatigante...

Bon, juste après l'opticien, c'était la porte de l'immeuble. Il était temps. Mais, surprise, elle connaissait aussi l'opticienne avec laquelle elle partit à parler et rire tandis que, résigné, je m'assis avec mes cabas sur la marche de l'immeuble. Le bus de midi et quart passait juste devant moi. Elle se décida enfin à me rejoindre, non sans une dernière grimace pleine de rire. Je poussai alors la porte du grand porche (couleur marron monument historique) pour entamer la montée des cinq étages. Je haletai féroce à partir du deuxième, mais j'avais encore échappé au chien de madame Ranieri, la porte de l'hôtel étant fermée. Je relâchai tout effort en laissant choir mes cabas à l'étage des Dupré et des Valonche, au troisième.

— Bonjour, madame Dupré. Quel temps aujourd'hui, hein ! lança Fatna en l'apercevant dans l'encoignure de sa porte, une serviette de table à la main.

— Ah, bonjour Fatna. J'ai entendu du bruit et je ne savais pas ce que c'était, répondit-elle comme pour justifier sa présence.

— C'est lourd pour mon frère, il est encore petit. Mais ça ne peut pas lui faire de mal, il apprend la vie !

Mais... Qu'est-ce qu'elle avait besoin de dire ça ! Et madame Dupré d'ajouter en riant que j'étais très fort et très courageux. Elle se pencha vers moi, sa tête tout près de la mienne et sa main caressant mes bouclettes brunes. Elle devait sortir de table et avoir avalé un régiment entier de bananes, c'était pas possible ! Pouah !

— Attends, mon garçon, est-ce que tu aimes les bonbons ?

Allez ! On en avait encore pour dix minutes ! Un moment plus tard, je montais les courses avec un ours en chocolat dans ma poche et une sucette à la bouche.

— Vous n'avez rien fait ?! Alors là, je vais le dire à maman !

C'était au tour de mes frères d'être confrontés à ma sœur. C'était vrai, ils n'avaient absolument rien fait. Même les draps de Mohamed le p'tit n'avaient pas été étendus dehors pour sécher. On débarrassa rapidement les courses et je dus aller ranger les pommes de terre dans l'appentis ! J'imaginai la stupéfaction des deux volailles en apercevant un grand sac de patates avec deux jambes avançant prudemment. Planqué derrière mon fardeau, j'étais prêt à déverser sur la crête du premier qui ferait du bruit, les cinq kilos de légumes de Parmentier.

Maman ne rentrait pas le midi, car elle travaillait jusqu'à dix-sept heures. En période de vacances, c'était Fatna qui préparait à manger, et ce midi, c'était frites ! Habituellement, il s'agit d'un plat d'accompagnement ; là, non, c'était frites, simplement.

On déplia le papier journal pour recevoir les épluchures. Ouria et Fatna épluchèrent rapidement et avec dextérité les pommes de terre. Heureusement, parce qu'on avait faim. Un gros melon était prévu en entrée. Le menton reposant sur la table, je sentais le mélange subtil de parfum de réglisse et de terre qui se dégageait du melon.

— Mets le couvert au lieu d'être dans nos pattes.

Je m'exécutai et disposai une assiette de chaque côté de la table. Mon frère aîné était parti chez un oncle que l'on surnommait Moustache. Quasiment tous mes oncles arboraient une moustache, mais il fallait bien les différencier. C'était comme pour les deux Mohamed ; incohérent mais néanmoins identifiable et c'était ce qui comptait.

Il ne restait plus que l'eau et le pain à poser, et la télé à allumer.

Dans la cuisine, on sentait déjà la friture. Mes sœurs préparaient les frites comme personne. Rien à voir avec celles de la cantine. D'abord, elles étaient très grosses et, particularité de notre monde, il fallait que les frites soient totalement huileuses et molles. Pour ça, c'était simple. Lorsque les pommes de terre étaient presque cuites, on les ôtait de l'huile. Jusque-là, rien qui différait. Mais ensuite, Fatna éteignait le gaz pour replonger les patates ; du coup, les frites n'étaient plus saisies, mais s'imbibaient d'huile. Servies chaudes avec un œuf, c'était un délice.

Pour le dessert, nous avions un secret : du pain, du beurre et du miel ; curieux et savoureux mélange de sucré, salé et gras. Mais là encore, la recette était rigoureuse : le beurre ne devait jamais être dur. Chacun se saisissait d'un bout de pain, le raclait sur le beurre et le faisait glisser ensuite dans le miel.

Les frites huileuses et le dessert... À coup sûr, nous prenions quatre kilos dans les fesses, et encore, pour chacune d'elles ! Nous nous en moquions, d'une part parce que nous n'y pensions même pas, et par ailleurs parce que nous étions assez secs dans la famille. Quoique Fatna commençât à dodeliner lorsqu'elle marchait, avec semblait-il, un volume de fesses sans cesse croissant...

L'après-midi, nous nous rendîmes chez des cousins, les Belhamiti, qui habitaient au Breil, une cité récente en périphérie de Nantes. J'adorais le bus et, accompagné de mes deux sœurs, je restai assis sur une banquette, le nez au carreau pour tout observer. Je m'amusais à compter les gens qui portaient un couvre-chef. J'en étais à quarante-trois lorsque Ouria me balança un coup de coude pour m'indiquer que nous étions arrivés. Je n'ignorais pas que ce soir Fatna rendrait des comptes à maman sur mon comportement et la méthode infailible était de prononcer le mot « pardon » à tout bout de champ dans le bus. Aussi, avant de descendre, je répétais frénétiquement « pardon » dès que je bougeais. J'avais rempli la boîte à bons points lorsqu'une personne âgée sourit en regardant Fatna et en lui déclarant que j'étais mignon et vraiment très poli. Buvant du petit-lait, ma sœur, comme à son habitude, rétorqua qu'elle essayait

de faire ce qu'elle pouvait, mais que c'était difficile, car nous étions une famille nombreuse et que maman travaillait très dur. Touchée, la grand-mère répondit que nous avions du courage et que c'était bien. Ma sœur avait gagné ; nous étions encore passés pour des pauvres, cependant polis !

Dehors avec mes cousins, tout à l'heure, ce sera une autre histoire, je me vengerai en appliquant plutôt les méthodes de mes frères.

Chapitre 25

Le ridicule ne tue pas

- C'est pas vrai, toi aussi, tu y vas ?
 - Ouais, en juillet !
 - Purée, nous aussi on part le 1^{er} juillet.
 - Mais tu viens tout seul ?
 - Non, on y va à quatre !
 - Waouh ! C'est extra, on va super se marrer.
 - Attends ! Les Belhamiti viennent aussi.
 - Quoi ? Ils viennent aussi ? Tous les cinq ?
 - Ben, je crois, oui.
 - En juillet ? T'es sûr ?
 - Oui, on en a parlé hier, je te dis.
 - C'est dingue, on va tous se retrouver à La Bourboule !
 - T'as vu qu'il y avait une piscine ?
 - Oui, et si ça se trouve, il y aura même de la neige !
 - Ben, pas l'été ? répondit Nasser surpris.
 - Et les neiges éternelles, tu ne connais pas ? Eh ben, la neige, même en été, elle ne fond pas. C'est par en dessous que ça fait du froid, c'est comme les frigidaires...
 - On va faire de la luge si c'est possible.
 - On va pas se gêner ! Ça va être génial !
- Nasser monta les marches de la maison quatre à quatre pour annoncer la nouvelle à maman et mes frères et sœurs.
- On allait tous se retrouver en vacances à La Bourboule. On fit le compte, on arrivait à treize de la même famille ! Divin !

On allait hyper s'amuser.

Maman était déjà au courant, ils avaient discuté de tout ça entre adultes. Et nous ne serions pas treize mais dix-huit, nous apprit-elle, parce que les Bel Kassem avaient aussi répondu oui pour La Bourboule en juillet. Trop extra, on allait top super se poiler ! Je demanderai même à maman si je pouvais emporter mon tir aux pigeons.

Je n'avais pas trop le temps d'en discuter, car j'allais au cours de judo à quatorze heures trente et je devais me grouiller.

Nasser décida de m'accompagner au dojo. Maman nous prépara une omelette qu'on avala vite fait et, le temps de prendre mon sac de judo dans la grande armoire, on fonça rue Lafayette.

De la rue Thiers au palais de Justice, nous courûmes comme des dingés. J'étais en retard ou pas loin, et maître Bernier ne rigolait pas avec la discipline.

Je m'engouffrai en hâte dans le hall d'entrée, direction les vestiaires où quelques personnes finissaient de s'habiller rapidement. J'avais pris soin de prendre un gant de toilette et du savon pour me laver après. J'enfilai précipitamment mon kimono fraîchement repassé par maman, et au moment de prendre ma ceinture, le ciel me tomba sur la tête ! Elle avait énormément rétréci et il y avait maintenant une grosse boucle en fer à l'extrémité, comme une ceinture normale de pantalon !

Putain, mais qui avait pu faire ça ?!

Je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps. Je me souvins avoir expliqué à maman l'épisode du nœud serré trop fort. Elle en avait ri, et m'avait promis d'arranger ça...

Mais merde ! Pourquoi l'avait-elle coupée comme ça, et mis en plus une grosse boucle en fer juste devant ? Maman avait parfois une simplicité dans ses raisonnements qui dépassait mon entendement. Ça partait sans doute d'un bon sentiment, elle avait probablement voulu m'éviter une autre scène de nœud trop serré, mais elle en provoquait une plus importante !

C'était sûr, j'allais passer pour un guignol et peut-être me faire virer du cours, prévenu qu'ici c'était sérieux et qu'on n'était pas au théâtre !

Merde, merde et merde !

Je ne savais plus quoi faire. Affronter la honte et l'hilarité générale, comme la dernière fois ou prendre la poudre d'escampette le plus rapidement possible ?

— Alors, microbe, tu vas être en retard, allez, on se dépêche !

C'était monsieur Devauchel. Maintenant, j'étais cuit, et surtout je n'avais d'autre solution que mettre cette ceinture de judo qui n'était plus une. Décidément, cette ceinture !

Je m'apprêtais à affronter les rires et les regards surpris.

Nasser, resté dans le couloir, m'attendait appuyé au mur, les mains dans les poches.

— Qu'est-ce que t'as ? Pourquoi tu fais la gueule ?

— Regarde ma ceinture, purée !

— Oh la vache, ça fait bizarre !

— Ça fait pas bizarre ! Ça fait complètement con, oui ! C'est maman qui m'a fait ça pour que ça soit plus pratique, mais elle y connaît que dalle en judo !

— Ben, qu'est-ce que tu vas leur dire, tu vas passer pour un con !

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, mon prof m'a vu et m'a demandé de me grouiller, je ne peux même plus foutre le camp !

— T'es fou ! Retire-la, ça fait nénette ! Tu diras que tu l'as oubliée. Tu peux pas y aller comme ça, ils vont tous se foutre de ta gueule !

— Ouais ! Je vais la retirer, je préfère me faire engueuler.

— Bon, je ne vais pas le répéter cinquante fois ! cria monsieur Devauchel en me regardant. Samy ! Tu as déjà cinq minutes de retard, ça suffit ! Viens te mettre ici, dit-il, pointant son doigt vers les adolescents de la dernière fois.

— Oui, monsieur !

Je m'exécutai immédiatement. J'allais passer pour l'idiot du village, j'aurais voulu mourir sur place ! J'entendais déjà Nasser se marrer dans mon dos en me voyant courir vers les tatamis.

Nous étions tous autour des tatamis et moi, j'étais le dernier.

Monsieur Devauchel prononça un mot bref en japonais et tout le monde se mit à genoux, les fesses sur les talons et les mains sur les hanches. Je m'empressai de les imiter, bien décidé à me faire discret,

très discret. Par ailleurs, connaissant l'état de propreté de mes pieds, je m'appliquai à les couvrir judicieusement avec l'arrière de la veste de kimono.

Puis tout le monde se courba en avant pour saluer.

Je devinai alors certains murmures près de moi. N'osant écarter mon regard volontairement rivé sur mon professeur, et craignant les sarcasmes de mes voisins, je fis semblant d'être très concentré aux propos de monsieur Devauchel.

— Mais qu'est-ce que vous avez, là-bas ! lança-t-il soudain en direction des jeunes.

Je sentis la honte m'envahir ; c'était sans nul doute possible lié à mon accoutrement.

— Ben, monsieur... commença un des imbéciles de la dernière fois, incapable de terminer sa phrase, car gagné par le fou rire. C'est Microbe qui nous fait rire... acheva-t-il péniblement.

— Mais j'ai rien fait, moi, monsieur !

Non seulement il m'avait appelé microbe, mais en plus j'allais me faire engueuler parce que je perturbais le cours.

— Ah bon ! répliqua-t-il, mais c'est ta spécialité de faire rire, toi ! Tu vas nous faire une série de dix pompes, ça fait moins rigoler ça ! Allez, viens au milieu et je compte.

Je ne pouvais qu'obéir, mais je savais que le pire restait à venir. Prenant mon courage à deux mains, je me levai et me dirigeai piteusement vers le milieu des tatamis. Je n'eus pas le temps d'y arriver que tout le monde s'esclaffait déjà.

Monsieur Devauchel, lui, ne riait pas et semblait totalement décontenancé par ce qu'il venait de constater : ma ceinture.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? prononça-t-il très lentement, n'en croyant pas ses yeux.

— C'est ma maman, elle l'a coupée pour que ça soit plus pratique et que je puisse la défaire tout seul.

Monsieur Devauchel resta ébahi. Tous les autres continuaient à se marrer comme des baleines et le François en rajoutait en plongeant la tête entre ses genoux, agité d'un énorme fou rire.

Je me demandais comment tout ça allait finir. J'allais sans doute me faire virer sous les huées, ou faire des pompes jusqu'à mourir sur place... Je bénissais maman !

— Alors là ! C'est la première fois que je vois ça ! marmonna Devauchel en lissant ses cheveux en arrière.

Je restais au milieu des tatamis, ne sachant que faire.

Cette situation m'exaspérait. Mon esprit vagabondait et je réfléchissais aux difficultés que m'avaient causées mes tenues. Je portais tout le temps les shorts rapiécés de mes frères. Il y manquait souvent des boutons, ou bien les poches étaient trouées, la braguette décousue. Mes slips étaient ou trop petits ou trop grands, mes chaussettes serrées par des élastiques de fortune, mes chaussures explosées, ma trousse bricolée dans mon sac de cantine, mon cartable troqué par un sac marin cousu et recousu... Et là, pour une fois que j'avais un vêtement neuf et à ma taille, j'affichais piteusement une ceinture ridicule !

Je sortis brutalement de mes pensées pour retrouver la réalité des fous rires.

— Attends, viens avec moi, dit la voix profonde de monsieur Devauchel. Nous allons voir maître Bernier !

— Je vais être viré, monsieur ?

— Non ! Nous allons lui évoquer ton problème. Moi je ne sais pas comment le résoudre.

Il semblait désarmé et embarrassé par la situation.

Je le suivis de près. Je passai devant Nasser, la bouche en accent circonflexe et le menton crispé, lui indiquant que ça allait chauffer !

— Attends-moi là ! m'ordonna le professeur en pénétrant dans le bureau de maître Bernier.

J'entendais le son de leurs voix, percevant de temps à autre des bribes de phrases. Je reconnus les gloussements aigus de Devauchel quand ils se mirent à pouffer de rire. La poignée de la porte s'agita et je m'écartai rapidement.

Maître Bernier parut sur le seuil, les yeux rouges et bouffis des larmes proches. Il s'accroupit, leva la tête vers moi et chuchota :

— Alors, montre-moi ça !

Il découvrit ma ceinture et manipula la boucle avant de se tourner vers monsieur Devauchel, le visage cramoisi d'un fou rire étouffé et les larmes coulant désormais sur ses joues.

— C'est pas vrai, bon Dieu ! Faudrait prendre une photo, on ne nous croira jamais !

Monsieur Devauchel était secoué des spasmes d'un rire incontrôlé tandis que maître Bernier, maintenant assis en tailleur, tenait la ceinture et ânonnait entre deux crises de rire :

— C'est pas possible, c'est pas possible...

— C'est pas de ma faute, monsieur. C'est ma maman, elle a cru bien faire mais elle comprend rien au judo.

— Mais bien sûr que c'est pas de ta faute, répondit maître Bernier avant de partir dans un nouveau fou rire, le visage rouge à exploser.

Épuisé, il finit quand même par se relever, cherchant son souffle avant de repartir à nouveau. Son regard plissé fixé sur moi signifiait qu'il n'y pouvait rien, c'était le fou rire.

Au bout du couloir, Nasser aussi était plié. Finalement, à force de les voir éclater comme des baleines, je les imitai, me forçant quand même un peu.

Monsieur Bernier me fit savoir que je ne pouvais pas revenir sur le tatami avec une ceinture pareille. Ce n'était pas réglementaire. Il disparut dans son bureau pour en ressortir quelque temps après, à nouveau mort de rire et brandissant une ceinture... noire.

— C'est tout ce que j'ai trouvé ! hurla-t-il complètement écroulé.

Monsieur Devauchel reprit enfin ses esprits et nous nous dirigeâmes vers la salle de cours. Avant de pénétrer sur le tatami, deux ceintures noires saluèrent simultanément l'assistance sous les regards médusés des élèves.

Ce jour-là, je fus certainement la seule ceinture noire à apprendre à faire des roulades avant !